

Message final du pasteur Laurent Schlumberger, président du Conseil national

Il m'a été demandé de dire comment j'ai vécu ce synode, ce que j'y ai ressenti, de lier un peu la gerbe, de donner un élan, un envoi... Je ne proposerai pas de synthèse du synode : je n'ai pas qualité pour ça et ça ne m'appartient pas. Je voudrais essayer de tendre un miroir, donner un écho, adresser une parole, comme le visiteur que je suis.

Ce que j'ai à vous dire est simple : *j'ai vécu un synode paisible, à l'image d'une région équilibrée, ce qui lui donne une capacité d'audace, dont notre Eglise et le monde ont besoin.*

1. Malgré l'ombre lourde, qui n'a pas quitté nos esprits et que nous avons plusieurs fois évoquée, et peut-être d'autant plus par contraste d'ailleurs, j'ai vécu un synode paisible.

Un synode paisible grâce au lieu, à l'organisation, à l'accueil. Merci à l'Eglise du Pays d'Arles, à ses équipes, à son conseil, à sa chantante pasteure. Merci à la modération, à la questure, au secrétariat. Merci à la mairie. Merci à l'aumônier : comme il est important de commencer nos synodes par l'écoute de la Parole de Dieu et la prière ! J'y reviendrai pour terminer.

Un synode paisible grâce à la qualité du dossier pré-synodal. Complet, mais pas verbeux. Suffisamment précis sur les situations locales, mais discret quand il le faut. Aux informations transparentes et claires, mais pas excessives ou déplacées : je pense par exemple aux données financières complètes, mais au trésorier qui résiste à donner le chiffre des réserves des Eglises locales en expliquant pourquoi ce ne serait à ses yeux pas une bonne idée.

Un synode paisible grâce au message d'ouverture du président du Conseil régional, large, replaçant cette assemblée en perspective dans l'espace, dans le temps et soulignant ses enjeux.

Un synode paisible grâce à la qualité des prises de parole, qui évitent les postures, les joutes et qui ne s'écoulent pas en savourant leur « petit effet ». Mais qui disent ce qu'elles ont à dire et dont je n'ai pas eu l'impression qu'elles s'autocensuraient. C'est précieux, dans un contexte plus général où le mot débat signifie en général combat, dans lesquels il s'agit de compter les points et de gagner. Ici, il s'agit de compter, mais les uns sur les autres, et de gagner, mais en confiance.

C'est dans ce sens que je parle d'un synode paisible. Ce n'est pas le cas de tous les synodes – il peut d'ailleurs arriver qu'il y ait de bonnes raisons à ce qu'un synode ne soit pas paisible, mais plus souvent c'est pour de mauvaises raisons. Pour moi, le mot *paisible* n'est en aucune façon un mot mièvre, mais tout au contraire un mot qui exprime une force.

J'ai quelques synodes, régionaux et nationaux, dans mon carnet de vol, et je suis toujours ému par l'événement que représente un synode. Ce moment où une réalité invisible prend corps. Où 27 Eglises locales dispersées, réunies au travers de leurs délégués, se manifestent visiblement comme une unité, pour se constituer en gouvernement. Dans cette diversité unie, nous discernons mieux quelque chose de plus large que nous, qui nous précède, nous suit et nous déborde, et qui est l'Eglise de Jésus-Christ.

Un synode paisible permet de percevoir cette réalité avec plus de clarté.

2. J'ai vécu un synode paisible, à l'image d'une région équilibrée.

Notre Eglise protestante unie est articulée en 9 régions. Comment situer la région Provence-Alpes-Corse-Côte d'Azur dans cet ensemble ? La question m'a été posée. Je vous donne quelques indications schématiques.

La Région PACCA est une région qui n'est pas trop grande, pas trop importante, pas trop lourde. Si l'on classe les régions par la taille géographique, par nombre de postes et de ministres, de foyers, etc., et qu'on mixe tout cela, la Région PACCA se situe à peu près aux deux tiers : six régions seraient plus « grosses », deux seraient plus « petites ».

Beaucoup des autres régions connaissent des contrastes forts. Par exemple, la Région Cévennes-Languedoc-Roussillon est la plus petite région géographique, elle a la plus forte proportion de foyers par rapport à la population et le nombre de paroissiens par pasteur est presque le plus élevé. Autre exemple, la proportion de postes vacants peut être très disparate d'une région à l'autre : cela va de 14% à 60%, un rapport de 1 à 4, donc ; la Région PACCA est dans la moyenne. (Soit dit en passant, attention : là où il y a 60% de postes vacants, c'est sans doute qu'il n'y a pas assez de ministres, mais c'est d'abord et évidemment qu'il y a trop de postes !)

Financièrement, la Région se tient bien. J'ai entendu que le trésorier attire l'attention à juste titre sur une possible « dégradation des structures paroissiales », et il a raison d'être vigilant et d'appeler à la vigilance – par définition un équilibre n'est jamais acquis – mais c'est sur un fond de structure globalement saine. D'ailleurs, et c'est un sujet de reconnaissance, la Région PACCA est plutôt un peu plus généreuse, elle a les capacités de contribuer un peu plus que sa part au budget de l'Union et elle le fait.

La Région PACCA est équilibrée en ce sens, donc, qu'elle ne connaît pas de grandes disparités, internes ou par comparaison avec les autres. Mais évidemment, les statistiques ne sont pas tout ; elles servent à corriger nos intuitions et à donner à penser. La Région PACCA est équilibrée aussi, me semble-t-il, par exemple par ses types d'Eglises : rurales, de villes moyennes, de grandes villes. Ou bien encore parce qu'il n'y a pas, ou plus guère, d'Eglises qui se caractériseraient par un courant théologique ou une sensibilité spirituelle

marqués. Il n'y a pas de phénomènes de concurrence entre Eglises, ou de recherche d'influence, qui sont un poison. La diversité et la cohérence me semblent se conjuguer de manière heureuse et juste.

Je dirais donc volontiers que la Région PACCA ne me semble pas préoccupée par elle-même, par son nombril, par son identité. C'est une liberté qui lui est ainsi donnée. Cette liberté peut être source de reconnaissance ; elle peut aussi être source d'une certaine audace. C'est la troisième étape de mon propos :

3. J'ai vécu un synode paisible, à l'image d'une région équilibrée, ce qui lui donne une capacité d'audace.

La lecture du dossier pré-synodal, les conversations dans les couloirs, la vingtaine de secteurs d'activité qui ont été évoqués dans l'après-midi d'hier, tout cela m'a donné le sentiment d'une grande vitalité. Je ne veux pas citer maintenant d'exemples, car je ne pourrai pas mentionner tout ce qui m'a frappé et ce serait donc injuste. Mais il y a des initiatives dans plein d'endroits, des réalisations à profusion, des projets qui poussent et qui éclosent, des idées dans tous les sens. Oui, il y a de l'énergie dans les Eglises locales, les équipes, les services de la Région PACCA !

Il y a de l'énergie... Est-ce qu'il y en a trop ? Est-ce que le risque de l'activisme pointe son nez ? Est-ce qu'on s'agite pour s'agiter, au risque de perdre le sens ? – car c'est ça l'activisme. Ce n'est pas une question de quantité. On peut être activiste en faisant peu de choses, si on les fait pour elles-mêmes. On peut ne pas être du tout activiste même si l'on fait mille choses, mais qu'elles ont du sens, une visée. Et c'est là bien sûr, à propos du sens, de la visée, que j'en viens au thème principal du synode.

Un signe d'activisme, c'est la fatigue chronique. La fatigue temporaire peut être un bon signe, le signe qu'on est en train ou qu'on vient de faire un effort. Mais la fatigue chronique peut être un signal d'alarme. J'ai lu et j'ai entendu qu'en bien des lieux de la Région, les équipes étaient à peu près – c'est toujours plus ou moins, bien sûr – comme il convenait et qu'elles se renouvelaient. De même, nombre d'Eglises locales ont écrit, dans les échos qu'elles donnent par le cahier pré-synodal, qu'elles se renouvellent, qu'il y a de nouveaux venus. Et l'annonce par le Conseil régional de la perspective de renouvellement à sa présidence est un signe heureux qui va dans le même sens. Mais ce renouvellement n'est certes pas partagé par tous. Il y a des conseils inquiets des élections à venir. Il y a des équipes à la peine. Il y a ici ou là de la fatigue qui dure trop, de la lassitude, des doutes.

Dans ces situations, qui peuvent frôler le découragement, là aussi et peut-être là surtout, il faut se rappeler quelle est notre boussole : être une Eglise de témoins. C'est cela, le principal discriminant, le principal paramètre des choix à faire dans l'Eglise, à tous les niveaux.

Les rapporteurs nous ont à très juste titre rappelé que cette visée vient de loin ; ils ont mentionné quelques unes des étapes par lesquelles elle s'est traduite au cours des années passées. Notre conférencier d'hier matin a replacé cette préoccupation dans la plus longue durée, en balisant en quelque sorte la carte de nos modes de témoignage avec ces axes : évangélisation et mission, témoignage et service, annonce et dialogue. Cela nous permet de mieux nous situer aujourd'hui, collectivement et personnellement.

Mais cela ne répond pas à notre place – et cela n'y prétendait d'ailleurs pas – à la question : qu'est-ce que c'est, pour nous, être une Eglise de témoins aujourd'hui ? Cette question, il *nous* revient d'y répondre.

De ce point de vue, le moment le plus fort du synode a probablement été la soirée de vendredi, lorsque nous avons écouté les quatre frères et sœurs qui avaient accepté de parler de leur expérience, et qu'à leur suite nous sommes entrés en conversation. La qualité de parole, d'écoute, d'engagement, de simplicité, a été frappante. Je suis sûr que nous sommes sortis de cette soirée différents de ce que nous étions en y entrant. Nous avons été touchés – c'est du moins mon cas et je sais que je ne suis pas le seul. Je voudrais donc vous rendre attentif à ceci : vendredi soir, nous avons tout simplement été les uns pour les autres une Eglise de témoins. En partageant ce que nous vivions et la manière dont cela résonnait pour chacun, nous avons été mutuellement des témoins de Jésus-Christ. Nous avons *fait* ce que nous *disions*. Etre témoin, ce n'est pas forcément plus compliqué ni plus fatigant que cela.

Je vous rends du coup attentifs à une deuxième chose : un partage comme celui de vendredi soir n'aurait probablement pas été possible il y a seulement une génération. Parce qu'il y a 20 ou 30 ans, on était très facilement dans les clivages, voire les exclusives ; y compris en matière de manifestation de l'Évangile, il fallait prendre ses options et se démarquer des autres, il fallait choisir son camp. Or, au cours de la soirée de vendredi, les modes de témoignage évoqués étaient très variés, très différents même, mais sans aucune exclusive. Nous étions bienveillants. Nous comprenions nos engagements, nos charismes, nos sensibilités spirituelles, de manière complémentaire. Nous écoutions avec bienveillance et c'est ce qui permettait de parler avec confiance, avec liberté, avec ce que le Nouveau Testament appelle la *parrhèsia* et qui est la marque du témoin.

En bien des lieux, notre Eglise a fait de grands pas dans le sens de cette complémentarité, de cette bienveillance. Et la Région PACCA, dont j'ai dit qu'il y avait quelque chose de paisible et d'équilibré qui la caractérise, est sans doute une de celles où cette sorte de liberté confiante est plus facilement et mieux vécue que dans d'autres régions. Du coup, ayant plus de capacité dans ce domaine, votre région est peut-être l'une de celles qui a aussi un peu plus de responsabilité pour entraîner sur cette voie, pour y avancer. Qui peut donc se sentir appelée à une audace un peu plus grande. Une audace, comment ?

Une audace un peu plus grande pour savoir lâcher. Pour renoncer aux automatismes. Vous connaissez comme moi ce côté : il faut maintenir coûte que coûte ce qui existe, pourquoi ? parce que ça existe, pardi ! Envisager de mettre fin à quelque chose est un des plus grands tabous dans nos communautés. Et si nous osions nous demander d'abord non pas : qu'est-ce qu'on lance l'an prochain, mais : qu'est-ce qu'on arrête l'an prochain ?

Une audace un peu plus grande pour chercher comment vivre de manière renouvelée et rayonnante ce qui est au cœur de la vie de l'Eglise, c'est-à-dire le culte, car au fond tout commence là d'une certaine manière.

Une audace un peu plus grande pour reconnaître, les uns grâce aux autres, les charismes qui nous sont donnés.

Une audace un peu plus grande pour chercher, les uns par les autres, les mots simples qui expriment cette relation intime avec le Christ qui est la tienne, qui est la mienne. Car j'ai besoin de toi pour savoir qui est Christ pour moi, et réciproquement.

Une audace un peu plus grande pour discerner là où Dieu est déjà à l'œuvre autour de nous, et où il nous attend pour agir avec lui.

Dans une Eglise locale, un consistoire, une région où l'on est un peu plus facilement en confiance et en vérité les uns avec les autres, on peut sans doute plus qu'à d'autres endroits oser ces pas de côté, simples et si importants.

Lâcher les actions dont on croit qu'elles nous font vivre, remettre toute chose à Dieu, éprouver le bonheur d'avoir besoin les uns des autres, chercher ensemble là où Dieu agit... C'est cela cette petite audace supplémentaire dont je veux parler, et donc je crois que votre Région – non pas elle seulement, mais elle plus que d'autres c'est sûr – a la capacité.

4. J'ai vécu un synode paisible, à l'image d'une région équilibrée, ce qui lui donne une capacité d'audace, dont notre Eglise et le monde ont besoin.

Notre Eglise cherche comment être plus et mieux, aujourd'hui et demain, une Eglise pour celles et ceux qui n'y sont pas, une Eglise sur le seuil, une Eglise qui permettrait à d'autres de rejoindre celui qui est notre chemin comme a dit notre modératrice, bref : une Eglise de témoins.

Ce n'est pas *d'abord* une question de programmes, même si des programmes peuvent et doivent aider. Ce n'est pas *d'abord* une question de synodes, même si des synodes peuvent et doivent aider – la preuve, celui-ci par exemple ! Etre une Eglise de témoins, c'est d'abord se découvrir atteints par ce je ne sais quoi, ce presque rien, qui vient de

Dieu, que les Ecritures décrivent par exemple comme une graine qui germe et s'épanouit (Mc 4), ou encore comme un souffle ténu et puissant (Jn 20, 21s. ; Ac 1, 8) et qui a pris corps en Jésus-Christ. Etre une Eglise de témoins, c'est se découvrir atteints, c'est y consentir, c'est le nommer.

Le nommer, j'y insiste d'un mot, car la dimension explicite du témoignage est aujourd'hui décisive. Etre présent ou agir, en raison de notre foi en Jésus-Christ est évidemment nécessaire. Mais si nous nous en tenons là, c'est à nous-mêmes que nous renvoyons, et non pas à Christ. C'est nous-mêmes que nous mettons en avant, et non pas lui que nous désignons. Nommer Jésus-Christ, ce n'est pas avoir ce mot à la bouche à chaque coin de phrase ; c'est, clairement et simplement, en temps opportun, expliciter que nous le tenons pour le véritable auteur de notre vie. Dans une période où la mise en scène de soi-même est une sorte d'obsession, où le langage est si largement décrédibilisé, où l'Evangile est si méconnu, nommer Jésus-Christ est un moment crucial – c'est le mot – du témoignage que nous sommes appelés à lui rendre.

Frères et sœurs, j'ai vécu un synode paisible, à l'image d'une région équilibrée, ce qui lui donne une capacité d'audace, dont notre Eglise et le monde ont besoin. Je suis reconnaissant d'avoir vécu ce synode avec vous.

Dès le début du culte d'ouverture, l'aumônier a placé notre assemblée sous le signe de l'inquiétante tragédie des attentats de Paris et Saint-Denis, et de la prise d'otages de Bamako. Puis dans la prière, il a notamment dit à Dieu : « Nous voulons te remettre notre vie de témoins ». D'une certaine manière, tout était dit.

Le Dieu vivant agit dans le monde. Il est lui-même en mission. Il nous entraîne dans cette mission, et fait de nous des témoins, une Eglise de témoins de Jésus-Christ. Que son Esprit nous relève, nous conduise et nous garde dans sa paix.

Laurent SCHLUMBERGER, pasteur,
président du Conseil national de l'Eglise protestante unie de France

Synode régional Provence-Alpes-Corse-Côte d'Azur 20,21,22 novembre à Arles
